

CORRECTRICE  
INCORRIGIBLE

## De la même auteure

- « *Que votre moustache pousse comme la broussaille !* »  
– *Expressions des peuples, génie des langues*, Ateliers Henry  
Dougier, 2016
- Au bonheur des fautes – Confessions d’une dompteuse de mots*,  
La Librairie Vuibert, 2017
- « *Quand le pou éternuera* » – *Expressions des peuples, génie des  
langues*, Ateliers Henry Dougier, 2018
- Un bonbon sur la langue – On n’a jamais fini de découvrir le  
français !*, La Librairie Vuibert, 2018
- Mère calme à peu agitée – Mon fils, l’amour, les baskets et les  
yaourts aux fraises*, La Librairie Vuibert, 2019
- Encore plus de bonbons sur la langue – Le français n’a pas fini  
de vous surprendre*, La Librairie Vuibert, 2019
- Vous reprendrez bien... un bonbon sur la langue ? – Partageons  
le français et ses curiosités !*, La Librairie Vuibert, 2020
- Le meilleur des bonbons sur la langue* (avec les illustrations de  
Jean-Christophe Establet), La Librairie Vuibert, 2021

MURIEL GILBERT

---

CORRECTRICE  
INCORRIGIBLE

Des bonbons sur la langue  
et autres curiosités du français

BUCHET • CHASTEL

Le présent ouvrage reproduit les chroniques diffusées sur l'antenne  
de RTL entre mai 2020 et juillet 2021

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2022

ISBN 978-2-283-03548-1

## Introduction

Quand, à l'occasion de signatures en librairie ou de conférences, voire de dictées où l'on a le droit de copier sur son voisin (ma spécialité), je rencontre des lecteurs et des auditeurs de mes chroniques, je m'aperçois qu'ils imaginent que je sais tout, tout, tout sur la langue française. Que les participes passés sautent de ma bouche quand j'éternue, que je récite en rêve les conjugaisons des verbes défectifs, que je suis tombée dans un dictionnaire étymologique quand j'étais petite, ou que je me nourris exclusivement de métonymies, d'hypallages et de synecdoques.

Mais non. Je ne suis jamais parvenue à mémoriser l'ensemble des jolis noms des figures de style. Et, comme l'a dit un jour l'écrivain et poète Michel Butor au micro de Jacques Chancel : « Il y a des gens qui croient qu'ils savent le français. Ce n'est pas vrai. Personne ne sait le français. On n'a jamais fini d'apprendre le français. » Pas même la plus incorrigible des correctrices de presse.

C'est justement ce qui rend si délicieuse pour moi cette quête de Bonbons sur la langue que je partage chaque samedi

et chaque dimanche sur l'antenne de RTL, dans la matinale de Stéphane Carpentier. Quelle joie d'aller débusquer les friandises cachées dans les coins et recoins du français, son usage, son histoire, son orthographe, sa grammaire même, avant de les offrir, toutes fraîches, sucrées, acidulées, croquantes, aux amis des mots que j'imagine attablés devant leur café du week-end, un croissant croustillant en main, près de leur poste de radio.

En cette quatrième saison des Bonbons sur la langue et dans ce quatrième recueil de chroniques, découvrons ensemble qu'il fut un temps où *énervé* signifiait « ramollo », apprenons pourquoi « devant M, B, P, il faut toujours un M », ou ce qui explique que, dans les albums d'Astérix, quand apparaît un texte gravé dans la pierre, les U soient systématiquement remplacés par des V.

J'espère que vous allez vous régaler.

MURIEL GILBERT

## Embrassons-nous avec des mots

Ce sont tous les secteurs de notre vie professionnelle, personnelle et affective que la pandémie de Covid-19 a colorés, modifiés, perturbés. Voyez comme les restrictions qui se sont imposées sur nos gestes coutumiers de salutation, d'embrassade ou de serrage de main nous laissent parfois désespérés. C'est bien naturel, puisque ce sont des entrées en matière auxquelles nous avons été habitués toute notre vie.

En général, on s'en sort en disant « Je ne vous serre pas la main » ou « On ne s'embrasse pas en ce moment »... sous-entendu : « mais le cœur y est ». C'est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire, avec, pour les adeptes des salamalecs insolites, cette façon rigolote de trinquer avec les coudes (ou les pieds pour les plus lestes).

C'est l'occasion de se rendre compte que nos façons de saluer ont un sens. Pour ce qui est des gestes, la bise, réputée chère aux Français, est en réalité une façon très ancienne de marquer son affection, et qui dépasse largement nos frontières – on en trouve déjà la trace dans la Bible. Quant

au serrage de main, il existait sous l'Antiquité : on tend ouverte la paume droite, preuve qu'elle n'est pas armée, dans un geste de paix et de confiance.

La bonne nouvelle pour les amis des mots, c'est que, lorsque ces gestes symboliques sont interdits, les mots, justement, prennent une importance accrue. D'autant plus que, dans l'espace public, bien souvent, les masques ont... masqué les sourires. Quand le sourire disparaît, il devient encore plus crucial de prononcer le mot *bonjour*.

C'est assez évident, quand on y réfléchit, mais il n'est pas sans intérêt de le rappeler : *bonjour* s'est d'abord écrit en deux mots : « bon jour ». Dire bonjour, c'est donc souhaiter une « bonne journée ». *Jour* est issu du latin *diurnum*, que l'on retrouve dans l'adjectif *diurne*, opposé à *nocturne*, et dont on reconnaît la trace dans la finale en « di » des noms des jours de la semaine – *lundi*, c'est le « jour de » la Lune, *mardi* le « jour de » Mars, *mercredi* le « jour de » Mercure, etc. Quant à l'adjectif *bon*, c'est le descendant du latin *bonus*, l'opposé de l'exécéré *malus* des assureurs automobiles. À noter que c'est bien le doublement de cet adjectif, *bon*, qui a donné le *bonbon* qui fait plaisir aux gourmands... et le « Bonbon sur la langue » qui fait plaisir aux gourmands des mots !

L'association de « jour » avec « bon », qui en a fait une formule de politesse, remonterait au xv<sup>e</sup> siècle, selon le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey. C'est un peu plus récent que la poignée de main !

À défaut de « bonjour », on peut dire : « Salut ! » C'est plus familier, mais particulièrement indiqué en temps de Covid,



car le mot *salut*, nous apprend le dictionnaire Antidote, est issu du latin *salutis*, « la santé ». Il est attesté depuis la *Chanson de Roland*, au XI<sup>e</sup> siècle, comme manière de se saluer (*saluer* étant un emprunt au latin *salutare*, « adresser ses vœux de santé »).

En somme, *bonjour*, c'est « bonne journée », et *salut*, c'est « bonne santé ». En tant que bavarde patentée, j'ai envie de voir le verre (de chardonnay bien frais) à moitié plein : et si le port obligatoire du masque sanitaire et le respect de la distance physique nous donnaient l'occasion de nous parler davantage ?

## Les mystères de l'esperluette

Et si nous nous penchions sur un petit signe bizarroïde ? Tous les Français le connaissent, et pourtant bien peu d'entre eux connaissent son nom. C'est ce signe typographique étrange qui ressemble le plus souvent à un 8 mal bigorné, mais parfois aussi à une sorte de magnifique E majuscule dessiné à la plume Sergent-Major, avec des tas de pleins et de déliés. Le nom de ce petit machin atypique est *esperluette* – ou *éperluette*, ou *perluète*, avec « ette » à la fin ou bien « ète ». On l'appelle aussi, moins poétiquement, le « et commercial ».

Tous ces noms pour ce tout petit signe : &. Et toutes ces orthographes (sans compter qu'en écrivant à la main la plupart d'entre nous le représentent par une sorte d'alpha, la première lettre de l'alphabet grec). On peut se demander d'où l'esperluette tient ce nom si joli, entre *espérance* et *escarpolette*. Voici ce que l'on trouve dans le Larousse : « Esperluette : nom féminin. Origine obscure. » Donc, en plus, l'esperluette est mystérieuse. Pas tellement mieux pour le Petit Robert, qui écrit qu'elle vient « peut-être du latin

*perna* “perle” et *sphaerula* “sphère” ». Pour ma part, je n’y crois pas tellement...

Quoi qu’il en soit, l’esperluette se lit « et ». Elle représente la conjonction de coordination « et », mais elle ne s’utilise ni dans les textes littéraires ni dans les journaux. Aujourd’hui, on la voit surtout sur les enseignes commerciales : « Menuiseries Schmoll & Cie », « Charcuterie Jojo & fils », ou bien certaines marques s’en emparent pour donner un soupçon d’originalité à leur logo. C’est le cas de la marque de vêtements Dolce & Gabbana, notamment, ou des magasins de loisirs décoratifs Rougier & Plé, et c’est ce qui explique cette appellation mochetingue de « et commercial ».

L’histoire de l’esperluette remonte au Moyen Âge, avant l’invention de l’imprimerie. Elle est en réalité la fusion des lettres E et T, imaginée par des moines copistes pour gagner du temps en écrivant et de l’espace dans les manuscrits, à une époque où les exemplaires d’un même livre s’écrivaient un par un et à la main, et où les supports d’écriture coûtaient immensément cher.

Et figurez-vous que, jusqu’au XIX<sup>e</sup> siècle, l’esperluette était considérée comme la vingt-septième et dernière lettre de notre alphabet. Selon le dictionnaire de Pierre Larousse de 1878, ce caractère se nommait alors « ète », tout court. Oui, encore un nom !

« L’usage s’était établi, raconte le dictionnaire, quand on faisait répéter l’alphabet aux enfants, de leur faire ajouter “perluète” après “ète”, par une sorte de jeu et pour terminer

par une rime plaisante. » Et donc on serait passé de « èteperluète » à « esperluette ». Une étymologie de plus.

Et ce n'est pas fini. Il y a encore d'autres essais d'explication. Celle-ci, par exemple : en occitan, *es per lou et* signifie « c'est pour le *et* ». Je serais assez tentée de croire à cette version. Enfin, vous l'avez compris, tout cela n'est que du conditionnel, des conjectures... La petite esperluette garde une partie de son mystère, et c'est très joli comme ça.

## Et parler gaulois devint ringard

Ça vous tente, un voyage dans le temps ? Je vous propose une balade jusqu'à la toute petite enfance du français, et même avant, avec un livre de Michel Feltin-Palas : *Le Français, une si fabuleuse histoire*.

Pour commencer, existe-t-il une date de naissance du français ? Eh non, naturellement ! « Le français n'est pas né un beau jour, prévient l'auteur. Au fil d'une mutation quotidienne, imperceptible à l'échelle humaine, il s'est lentement dissocié du latin. (...) Au fond, le français n'est rien d'autre que du latin oral qui a évolué de génération en génération pendant deux mille ans, subissant l'influence des Francs, variant d'un lieu à l'autre, empruntant à l'espagnol, à l'arabe, à l'italien, à l'anglais, parfois même au perse ou au japonais pour aboutir au français contemporain. »

Et nos ancêtres les Gaulois, là-dedans ? me demanderez-vous. Eh bien, il ne reste que peu de chose des langues qu'ils parlaient. Ah, votre moustache celte en frémit de déception, amis des mots, je m'en doute.

Allez, « en cherchant bien, consent Michel Feltin-Palas, on trouve encore çà et là de lointains héritiers du vocabulaire de Vercingétorix » et de ses amis, et cela essentiellement dans les lexiques de la nature et des activités agricoles qui faisaient leur quotidien : l'alouette, le blaieau, le bouc ou la truie nous viennent des Gaulois, de même que le bouleau, la bruyère, le chêne, la jachère, le sillon, le soc de la charrue – et d'ailleurs la charrue également, ainsi que le chariot, le char et le carrosse, parce que, explique l'auteur, « les Gaulois étaient des charrons hors pair ». C'est ainsi qu'ils ont « imposé leur terminologie dans ce domaine, un peu à la manière dont nous employons aujourd'hui *smartphone* ou *hacker* parce que les Américains dominent les nouvelles technologies ».

Et puis, de manière surprenante, il y a un autre mot, d'un univers nettement plus distingué, que nous ont légué les Gaulois... c'est *ambassadeur*. Car oui, les Gaulois avaient déjà des ambassadeurs ! Enfin, n'allez pas vous imaginer les soirées de l'ambassadeur des pubs de Noël, avec les pyramides de bouchées au chocolat au milieu de dames en robe longue. Non. Néanmoins, comme dans les albums de Goscinny et Uderzo, les Gaulois étaient querelleurs, et « divisés en de multiples tribus, adorant se chamailler pour un oui ou pour un non », raconte Michel Feltin-Palas. Voilà pourquoi ils ont eu « très tôt recours à des représentants chargés de régler les conflits par la négociation plutôt que par le combat » : bref, ils ont inventé l'ambassadeur.

Mais, finalement, c'est bien le latin qui a fini par écraser les langues gauloises. Alors, comment ? Les Romains,

après avoir conquis la Gaule (toute ? eh oui, toute !), ont-ils empêché les Gaulois de parler leur propre langue ? Pas du tout. Ils se sont contentés d'instituer le latin comme langue officielle de l'Empire, ce qui en a fait la langue de la promotion sociale. « Les plus ambitieux des Gaulois n'ont pas mis longtemps à s'adapter en apprenant l'idiome du vainqueur », explique l'auteur. Et ainsi, peu à peu, parler gaulois est devenu ringard. Et voilà pourquoi notre français descend beaucoup plus du latin... que du gaulois !

## Déchetterie ou déchèterie ? L'orthographe d'un mot tout neuf

Parlons d'un mot que la plupart d'entre nous ont vu naître... en tout cas les plus de 30 ans. Il y a peu, en accompagnant mon vieux copain Pierrot à la déchèterie du Vigan, dans le Gard (ah, ne me regardez pas comme ça, je fais ce que je veux de mes vacances !), j'ai été perturbée de constater que certains panneaux indiquaient *déchetterie* quand d'autres pointaient vers la *déchèterie*. À se demander si c'était bien le même endroit.

En rentrant, après débarrassage de quelques seaux de gravats, je me suis jetée sur un dictionnaire et j'ai constaté quoi ? Que les deux orthographes sont admises ! Mais le plus captivant, naturellement, c'est la raison de cette mansuétude. Le mot *déchetterie* est un mot tout récent, inventé en 1987, en même temps qu'un concept : celui du tri des déchets.

Dans mon enfance, en effet, on parlait plutôt de « décharge » que de « déchetterie »... Puis on s'est rendu compte qu'il serait plus malin de trier un peu que de tout brûler, et on a imaginé ce que le Larousse définit aujourd'hui comme des « centres ouverts au public pour le dépôt sélectif



des déchets encombrants ou susceptibles d'être recyclés ». Le mot *déchetterie* a été créé sur le mot *déchet*, qui, nous apprend en passant le dictionnaire Antidote, était en ancien français la troisième personne du singulier du verbe *déchoir* : à la place de « il déchoit », on disait ainsi « il dechet ».

Le mot *déchetterie* a été créé, avec deux T, par l'ancêtre de l'Ademe, l'Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie. Mais voilà, le petit village d'Escolives, près d'Auxerre, a tout bouleversé en 1990. Son conseil municipal, où, pour les panneaux indiquant le nouvel espace de tri des déchets, un pugilat grondait entre les partisans des deux T et ceux du T unique, s'en est remis à l'Académie française. Et l'Académie s'est prononcée pour *déchèterie*, avec un seul T accompagné d'un accent grave sur le deuxième E. Considérant que les doubles consonnes constituent une complication orthographique, elle dit avoir ainsi « opté pour la forme la plus simple et la plus conforme à l'esprit de la langue ». Mais elle reconnaît désormais que la forme en *ette* « s'est très largement répandue dans l'usage » et qu'elle « réfléchira à la possibilité de signaler les deux graphies » dans son propre dictionnaire. Bref, la graphie à un seul T est sans doute en voie de disparition. Une fois de plus, c'est usage 1, Académie 0.

Pour le moment, on peut continuer d'écrire *déchèterie* ou *déchetterie* comme bon nous semble. Merci néanmoins aux conseils municipaux d'opter pour une seule et même forme par commune, histoire d'éviter des attaques d'urticaire aux correctrices en vacances.

## Claire s'est-elle laissé ou laissée piéger ?

J'ai reçu une intéressante question de Claire, qui m'écrit : « Bonjour Muriel. Des collègues me disent que, avec le verbe *faire*, on n'accorde plus. Exemple : “Claire s'est fait piéger” (et non *faite*) ou “Claire s'est laissé piéger” (*laissé* avec un É au lieu de ÉE). Y aurait-il une nouvelle règle pour *se laisser* et *se faire* ? »

Je me demande bien ce que Claire et ses collègues sont en train d'écrire, mais nous allons au moins leur éviter de se « laisser piéger » par cette chausse-trape<sup>1</sup> du participe passé...

D'abord, on dit bien « elle s'est *fait* piéger », et non « *faite* piéger ». Lorsque *fait* précède un infinitif, il est toujours invariable ; donc, là, aucun changement. « Muriel s'est fait avoir » (et non « *faite* avoir »), « Ma sœur s'est fait épiler la moustache » (et non « *faite* épiler »). On n'accorde pas au

---

1. Au fait, on peut écrire *chausse-trape*, *chausse-trappe* ou même, depuis la réforme de l'orthographe de 1990, *chaussetrappe*. Quoi qu'il en soit, pour le pluriel, c'est un seul S, après le E final.

féminin, et pas davantage au pluriel : « Les chiens se sont *fait* gronder » (*fait*, pas de S), « Les enfants se sont *fait* offrir un ballon de foot »... Pour une fois, réjouissons-nous, il n’y a aucune exception : *fait* + infinitif, c’est in-va-ria-ble.

Avec le verbe *laisser*, c’est une autre paire de manches. Et c’est sans doute cela qui a créé le trouble chez Claire et ses collègues. Selon l’accord classique du participe passé, si on dit « Claire s’est *laissé* piéger », *laissé* reste invariable. En revanche, si on dit « Claire s’est *laissée* tomber sur le canapé », *laissé* s’accorde au féminin.

Pourquoi ? Car il y a une raison, figurez-vous. La différence, c’est que, dans le premier cas, « Claire s’est *laissé* piéger », ce n’est pas Claire qui piège, elle n’est pas le sujet du verbe à l’infinitif. Dans le deuxième cas, en revanche, « Claire s’est *laissée* tomber », c’est bien elle qui tombe, elle est le sujet du verbe à l’infinitif qui réalise l’action dont il est question dans la phrase – et alors on accorde...

Bon, je sens que je suis en train de vous perdre, amis des mots, mais j’ai une bonne nouvelle, et c’est probablement à cela que faisaient référence les collègues de Claire... Vous serez peut-être soulagés d’apprendre que l’Académie française elle-même reconnaît, dans la dernière mouture de son dictionnaire, à l’entrée consacrée au verbe *laisser*, que l’application de la règle « d’accord du participe passé [est] parfois malaisée, particulièrement dans les formes pronominales » – celles que nous venons d’évoquer, construites avec un pronom, comme « *se* laisser ». Constatant que l’accord reste « incertain dans l’usage », le Quai Conti considère que l’on peut désormais, « comme pour le verbe *faire*, généraliser

## CORRECTRICE INCORRIGIBLE

l'invariabilité du participe passé de *laisser* dans le cas où il est suivi d'un infinitif ». Traduction : vous pouvez procéder pour *laisser* + infinitif comme pour *faire* + infinitif : invariable dans tous les cas. Donc écrire « Claire s'est laissé tomber » comme « Claire s'est laissé piéger ». Voilà une simplification bienvenue, n'est-ce pas ? D'autant que les puristes sont absolument libres de continuer d'accorder, à l'ancienne. Qui dit mieux ?

## Le verbe *aller*, quel phénomène !

Il y a des mots que nous utilisons à tout bout de page, au point qu'on croit les connaître sur le bout du stylo-bille. Erreur ! Tenez, quoi de plus courant que le verbe *aller* ? Et pourtant, il est remarquablement irrégulier. On peut même dire que c'est le plus irrégulier de tous les verbes – OK, il y a match nul avec *être*. Cela ne cause que peu de difficultés à ceux dont le français est la langue maternelle, mais, pour un valeureux étranger qui essaie d'appivoiser notre idiome capricieux, c'est un sérieux casse-tête. L'étudiant qui se penche sur les conjugaisons françaises s'attend à ce que *aller*, avec sa terminaison en ER, se conjugue comme *jouer*. Ce qui donnerait « j'alle, tu alles, il alle... ». Mais non, c'est « je vais, tu vas, il va... ». Et, au futur, nous disons « j'irai, tu iras... » alors qu'on pourrait attendre « j'allerai, tu allerai... ».

Les jeunes enfants conjuguent parfois ainsi, d'ailleurs : « Ils alleront à la plage » ! Car oui, les petits Français découvrent eux aussi la langue française, et quelquefois se prennent les pieds dedans.

En effet, le verbe *aller* n'est pas construit à partir d'un seul radical, comme *jouer*, mais de trois : « va » au présent de l'indicatif, « ir » au futur et au conditionnel, et « all » pour les autres formes. Mais le plus passionnant, c'est ce qui explique cette bizarrerie. Figurez-vous que le verbe *aller* « tire sa conjugaison particulière de trois verbes latins différents, qui exprimaient tous un déplacement : *ambulare*, *ire* et *vadere* », nous apprend le dictionnaire Antidote. Ces verbes nous « ont légué respectivement les formes de type *allons*, *irons* et *vont* », et ils sont également « liés de façon directe ou indirecte à d'autres mots français : *ambulare* (“se promener”) a fourni *ambulant*, *ambulance*, *ambulancier* », et même *ambulatoire*. Sans oublier « le *somnambule*, qui “dort en se promenant” » ! « *Ire* (“aller”) se dissimule en français sous la forme de son dérivé *subir*, qui signifie proprement en latin “aller sous”. » *Vadere* (« marcher ») a, lui, généré plusieurs dérivés qui ont donné en français *évasion*, *évasif*, *évasivement*, *invasion* et même *envahir*.

En somme, avec le verbe *aller*, ce n'est pas un verbe que nous manipulons, mais trois ! L'usage a pioché ce qui lui convenait le mieux pour mitonner une conjugaison à sa sauce. Et ce verbe a encore une particularité. Quand on dit, au futur proche : « Je vais aller à la plage de bonne heure », on utilise le même verbe deux fois, sous des formes différentes, « vais » et « aller ». En somme, cet *aller* qui nous semble si plan-plan est un sacré phénomène !

## « Et un kilo de reins ! »

Je vous rappelais au sujet du verbe *aller*, tellement banal pour nous, mais dont la conjugaison est si incroyablement capricieuse, à quel point les étrangers ont parfois du mérite à persévérer dans leurs efforts pour maîtriser le français. Aussi, je ne résiste pas à l'envie de partager avec vous un courrier que j'ai reçu de Michael, un Grand-Breton qui a adopté l'Hexagone depuis plusieurs décennies, et qui a eu bien du mal à ses débuts avec notre langue.

J'ai (cruellement) ri aux larmes en lisant les questions qu'il me raconte s'être posées. Notamment : « Invité chez le patron de [son] beau-père, [devait-il] féliciter la maîtresse de maison de ses cochonnailles ou de ses cochonneries ? » Hum. En effet, il y a des erreurs qui ne pardonnent pas.

Pour rester au rayon charcuterie, « c'était toujours des magasins de nourriture qui me lançaient les défis les plus coriaces, me confie-t-il. J'aurais dû me méfier depuis le jour où, ayant entendu ma commande : "Un kilo de reins, s'il vous plaît", le boucher de la rue Ramey, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement, à Paris, m'expliqua (...) qu'en France, on n'achetait

pas de *reins* chez le boucher mais chez le charcutier, et que, soit dit en passant, on ne disait pas *reins* mais *rognons* ».

La mésaventure de Michael met en lumière une bizarrerie de la langue française : il y a quantité d'autres choses qui changent ainsi de nom quand elles arrivent dans notre assiette. On ne commande pas d'estomac de vache, par exemple, on appelle cela des tripes. On mange des côtes de porc, ou du rôti de porc, pas des côtes ou du rôti de cochon, c'est bizarre, non ? Quand on mange la vache, on l'appelle du bœuf, et quand on mange la brebis, on préfère la qualifier de mouton.

J'ai trouvé quantité d'autres exemples de ces bizarreries dans le livre de la célèbre linguiste Henriette Walter, *Les Petits Plats dans les grands*. « On pourrait croire que la délicieuse friandise connue sous le nom de marron glacé est confectionnée avec le fruit du marronnier, plaisante-t-elle, mais non, ce fruit est celui du châtaignier, un arbre totalement différent. »

Nombre de poissons portent également plusieurs noms. Je vous présente la morue, qui prend le nom de cabillaud en arrivant sur l'étal du poissonnier, l'églefin, qui devient haddock, ou encore la roussette, ce petit requin que l'on appelle saumonette sans doute parce qu'on préfère l'idée de manger du saumon que du requin. Henriette Walter évoque « le bar, qui est le même poisson que le loup dans le Midi, ou encore le colin dans le Nord, qui devient merlu » dans le Sud.

Rayon légumes, il y a encore l'endive, qui se dit chicon en Picardie et en Belgique. « On sait moins, avertit l'auteure,



qu'on peut trouver [ce qu'on appelle] des endives en Belgique. Mais c'est alors une tout autre salade, la chicorée frisée. » Quand on ne peut pas faire de grands voyages, le dépaysement nous attend parfois tout simplement au fond du panier à provisions.

## Apostrophe ou trait d'union ?

Je vous le demande, amis des mots, où va-t-on ? Et d'ailleurs, avant de savoir à quel endroit nous allons, peut-être faudrait-il commencer par savoir où l'on doit mettre les tirets dans « Où va-t-on ? »...

Pour une fois, c'est simple : il faut deux traits d'union, un de chaque côté du T que l'on pourrait qualifier de « T de liaison », et que l'on appelle aussi parfois un « T euphonique » (l'euphonie, c'est, selon Larousse.fr, la « qualité des sons agréables à entendre ou aisés à prononcer »).

Quand on pose une question en français, à l'oral, on utilise souvent simplement la forme affirmative (« Elle va venir » ; « Il sait plonger »), agrémentée d'un « ton d'interrogation » : « Elle va venir ? » ; « Il sait plonger ? », ou on ajoute « est-ce que » en début de phrase : « Est-ce qu'il sait plonger ? » Mais la forme considérée comme la plus soutenue, à l'écrit en particulier, implique ce que l'on appelle l'inversion du sujet : « Sait-il plonger ? » Et, dans

ce cas, on place un trait d'union entre le verbe et le sujet : « sait-il », qui se lit « sait-*t*-il », puisque l'on fait la liaison entre le T final de *sait* et la voyelle initiale de *il*. Ce trait d'union, en général, on ne l'oublie pas.

Là où l'on se pose des questions, c'est quand le verbe se termine par une voyelle. Par exemple : « Il a, elle va, elle aime, on donne... » Là, si l'on inverse sujet et verbe, pour poser une question, ça donne « a il », « va elle », « aime elle », « donne on », ce qui est imprononçable. C'est pourquoi l'on ajoute, entre deux traits d'union, ce T « de liaison » (« a-*t*-il, va-*t*-elle, aime-*t*-elle, donne-*t*-on »), qui n'a d'autre rôle que de rendre la phrase prononçable. En somme, souvenez-vous, c'est simple : T de liaison, deux traits d'union.

C'est dans la locution « va-*t*'en » que je trouve le plus d'erreurs dans les écrits des journalistes que je corrige. « Va-*t*'en », c'est une tout autre affaire. D'abord, il ne s'agit plus d'une question, c'est un impératif, et il n'y a pas d'inversion du sujet. Si j'écris « Va-*t*-il partir ? », le T est bien un T euphonique, ou de liaison, donc il sera entre deux traits d'union. Dans « va-*t*'en », en revanche, le T représente le pronom « te ». On dit « allons-nous-en », « allez-vous-en », qu'on écrit bien avec deux traits d'union ; on devrait aussi dire « va-*te*-en », mais, pour éviter le choc des voyelles (le hiatus<sup>1</sup>), on retire le E de *te*, et on le remplace à l'écrit par une apostrophe.

---

1. Le hiatus, ou l'hiatus : les deux se disent. *Hiatus* fait partie de ces originaux qui commencent par un H muet... ou un H aspiré, au choix !

CORRECTRICE INCORRIGIBLE

Donc « va-t'en » requiert à la fois le trait d'union et l'apostrophe. Curieux, n'est-ce pas ? C'est la même chose, évidemment, si l'on dit « donne-m'en ». Et, profitons-en pour le rappeler, on évite autant que possible « donne-moi-z'en » !

## Emmène-moi z'y pas !

Amis des mots, si vous saviez ce que j'ai vu comme fautes, ces derniers temps. Sur les réseaux sociaux, et même dans les journaux. Merci tout le monde pour l'inspiration ! Vous avez vu cette manchette de « une » de *Var-Matin* sur la jeune femme à qui l'on a refusé l'entrée dans un magasin pour cause de décolleté ravageur ? Le quotidien méridional a écrit « décolté ». Ce n'est pas pour prêcher pour ma paroisse, mais embauchez des correcteurs, saperlipopette !

Je voudrais surtout rebondir ici sur ce que j'écrivais précédemment au sujet du trait d'union et de l'apostrophe dans certains cas épineux.

On hésite toujours, nous l'avons vu, entre trait d'union et apostrophe dans une injonction comme « va-t'en ! », par exemple... et c'est normal, puisqu'il faut les deux ! *Idem* quand on dit : « donne-m'en ».

Il faut reconnaître, pourtant, que ça sonne un peu bizarre, « donne-m'en »... En fait, ce sont tous ces verbes à l'impératif suivis de *en* ou de *y* qui gênent beaucoup d'entre nous. « Achète-t'en », « achète-m'en », « prends-t'en »,

« prends-m'en », si cela passe très bien à l'écrit, à l'oral, cela peut prêter à confusion : « Des bonbons, prends-t'en, tant qu'il est temps »... C'est pour cette raison que l'on dit si souvent « prends-moi z'en » ou « achète-toi z'en ».

Mais celui qui donne les formes les plus étranges à l'oreille, c'est le *y*, souvent mis à la place d'un nom de lieu pour en éviter la répétition. Quand j'entends : « Tu vas à la plage ? Emmène-moi z'y », les oreilles m'en tombent.

Mais que doit-on dire, au fait ? Eh bien, « emmène-m'y ». À la troisième personne, ça donne : « Ton frère veut y aller, emmène-l'y. » C'est vrai, c'est étrange. C'est pour cette raison que cette formulation ne se rencontre quasiment pas (ou plus) dans la langue parlée... Alors, comment faire ? Comme souvent, il n'est pas interdit d'être roublard, et de contourner la difficulté. Si l'on n'a pas envie de dire « emmène-l'y » ou « emmène-m'y », on dit « emmène-le avec toi », « emmène-moi avec toi », ou bien « emmène-le » et « emmène-moi » tout court !

Le revers de la médaille, c'est que, si ces façons de parler ne sont plus utilisées, elles vont disparaître. À l'oral, force est de constater que c'est déjà quasiment le cas. Mais notre langue nous appartient : si nous voulons que ces formules survivent, cela ne tient qu'à nous : utilisons-les. « La plage, remmenez-m'y, amis des mots ! »

## Mots de mer

On y est si bien... restons à la plage, et penchons-nous sur les mots de la mer. Quel joli mot, *mer*, quand on y pense... surtout quand on rêve de vacances ! Il y a aussi cette si belle homophonie, qui n'existe qu'en français, entre la *mère* qui a porté chacun d'entre nous, dont nous sommes nés, et la *mer* dont est issu tout ce qui vit sur la planète. *Mer* vient du latin *mare*, qui a aussi donné les *marées*, le *marin* et peut-être même, en passant par l'espagnol, le verbe désopilant *se marrer*, ai-je découvert dans le *Dictionnaire historique de la langue française*.

Et puis les habitants de l'île de Ré feraient bien de cesser de se gausser des touristes qui confondent *rose trémière* et « rose crémière », car la si jolie trémière tient son nom d'une déformation de son appellation originelle : *rose d'oustre-mer*, parce qu'elle a été rapportée d'au-delà des mers par les croisés du Moyen Âge – elle serait même née en Chine ! D'ailleurs, l'adjectif *trémière* n'existe en français que dans *rose trémière* : encore un mot qui s'est installé dans notre langue et dans nos dictionnaires à la suite d'une merveilleuse erreur.

Ah, et tenez, en parlant d'erreurs, si j'en juge par le nombre de fois où je corrige celle-ci, les Français ne savent jamais quelle consonne il faut doubler, dans *Méditerranée*. Eh bien, voici de quoi ne plus jamais l'oublier : *Méditerranée* vient du latin *mediterraneus*, qui signifie « situé au milieu des terres », donc c'est simple : Méditerranée, deux R, comme dans « terre » – et un seul N.

En effet, la Méditerranée est une mer très enclavée, avec une seule véritable issue : le détroit de Gibraltar, au sud de l'Espagne, qui ouvre sur l'Atlantique – Atlantique, qui vient du grec *atlantikos*, désignant, explique le géographe Christian Grattaloup, « l'étendue marine au-delà des colonnes d'Hercule<sup>1</sup>, le Titan *Atlas* portant la voûte céleste à l'extrême occident du monde ».

Par ailleurs, on l'appelle « Atlantique » à cet endroit, mais il faut bien s'imaginer que l'océan est une seule et même masse d'eau planétaire, que l'on désigne sous trois noms différents par commodité : Atlantique, Pacifique et Indien... auxquels on ajoute parfois les océans Austral et Arctique, qui tiennent leur nom de leur situation géographique, comme l'océan Indien.

En revanche, le Pacifique a été ainsi baptisé en 1520 par le navigateur portugais Magellan parce qu'il avait été particulièrement clément pendant sa traversée – l'appellation n'est devenue officielle qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Avant, c'était encore plus joli, on l'appelait tout simplement : « les mers du Sud ».

---

1. Les « colonnes d'Hercule », c'est le nom qu'on donnait dans l'Antiquité aux montagnes qui bordent le détroit de Gibraltar, une ouverture vers l'océan qui aurait été créée par Hercule.



## Quand U et V étaient une seule lettre

Il y a une question que je me suis souvent posée, enfant, en dévorant les albums d'Astérix. Pourquoi, dans les aventures dessinées du plus célèbre des Gaulois, à chaque fois qu'apparaissait un texte gravé, les U étaient-ils remplacés par des V ? Je trouvais cela des plus surprenant. Le même étrange phénomène de substitution se manifeste sur certains édifices anciens, des églises notamment. On voit même parfois « République française », au fronton de certains bâtiments publics ou sur les vieilles pièces de monnaie en francs, écrit « Répvblique », avec des V à la place des U.

Eh bien, figurez-vous, amis des mots, que, au XVI<sup>e</sup> siècle, notre alphabet, hérité de l'alphabet latin, ne faisait pas de différence entre la lettre U et la lettre V, ou plutôt U et V n'étaient que deux apparences d'une seule et même lettre. Le V pouvait représenter la version majuscule de la lettre que l'on écrivait U en minuscule, ou bien l'on utilisait l'une ou l'autre selon sa place dans le mot, le V étant employé en début de mot, le U au milieu. Le verbe *vivre*, par exemple, se prononçait sans doute quelque chose comme « vivre »,

mais s'écrivait V.I.U.R.E au lieu de V.I.V.R.E. Pas hyper pratique !

De la même façon, du reste, on ne distinguait pas le I du J, le second n'étant qu'une variante du premier. Mais, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, des hommes de lettres (c'est le cas de le dire) se sont mis à militer pour que l'on fasse la distinction entre U et V et entre I et J, afin que l'écriture du français se rapproche de la langue parlée. Et ils ont eu gain de cause ! Enfin, ils étaient morts depuis longtemps quand ils ont eu gain de cause, puisque ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans la quatrième édition du dictionnaire de l'Académie française, que ces lettres sont officiellement distinguées les unes des autres. Vous remarquerez d'ailleurs qu'on les a laissées en couple dans notre alphabet, où le J suit le I aussi fidèlement que le V suit le U.

Pourtant, ce ne sont pas les dernières lettres qui ont rejoint notre alphabet : la toute dernière a été le W. L'académicienne Danièle Sallenave, dans un article passionnant intitulé « L'orthographe : histoire d'une longue querelle », disponible sur le site web de l'Académie, raconte : « Les mots commençant par W font leur apparition dans la cinquième édition du dictionnaire de l'Académie (1798), mais non la lettre elle-même », qui reste définie comme « appartenant à l'alphabet de plusieurs peuples du Nord et qu'on emploie en français pour écrire un certain nombre de mots empruntés aux langues de ces peuples ».

Rassurez-vous, amis des mots, vous n'avez pas rêvé, le W fait bien partie de notre alphabet, désormais. C'est juste que les académiciens sont un peu lents. Ils en sont actuellement

CORRECTRICE INCORRIGIBLE

à la lettre S de la neuvième version de leur dictionnaire. Les définitions des mots commençant par T, U, V, W, X, Y et Z n'existent encore que dans la huitième version, qui remonte à... 1935 ! Gageons que, lorsqu'ils arriveront au W dans cette nouvelle version, ils le reconnaîtront enfin comme une lettre à part entière du français.

## Quand *énervé* signifiait « ramollo »

La langue évolue, c'est même ce qui différencie une langue vivante comme le français d'une langue morte comme le latin, dont il tire pourtant une bonne partie de ses origines, et un livre réjouissant en apporte la preuve fois cent : *Les Mots qui ont totalement changé de sens*, d'Alice Develey et Jean Pruvost.

Quels sont donc ces mots qui ont changé de sens ? Ils sont in-nom-bra-bles ! Tenez, voyons le mot *élève*. *Élève* est d'abord entré en français au féminin, on en trouve la première trace en 1615, mais il ne s'agissait pas du tout d'enseignement (d'ailleurs l'école n'existait pas), mais d'agriculture : « faire une bonne élève », c'était « bien savoir faire croître les plantes ou les animaux ». Ce dernier sens est aujourd'hui celui du mot *élevage*, qui n'existait pas à l'époque. Les premiers *élèves* au masculin nous viennent d'Italie, ce sont ceux des grands peintres de la Renaissance. On dit aussi couramment de nos jours que l'on élève un enfant. Que l'on soit enseignant ou parent, on fait pousser

les enfants, on les cultive, on les nourrit, on les porte vers le haut, bref on les élève !

Un autre mot qui a complètement changé de sens : *énerver*. Comment définiriez-vous ce verbe ? Agacer, exaspérer, n'est-ce pas ? C'est bien ça... aujourd'hui ! Sauf qu'à l'origine *énerver* signifiait « affaiblir beaucoup » (c'est la définition de ce verbe dans le *Dictionnaire français* de Richelet, en 1680). Il vient du latin *enervare*, qui veut dire, de façon finalement assez logique, « retirer les nerfs ». Sans nerfs, on est tout mou, donc *énerver* signifiait logiquement « ramollir ». Presque l'inverse exact de son sens actuel.

Tenez, une autre métamorphose étonnante : *étonner*, justement. Du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, nous apprennent Alice Devey et Jean Pruvost, *étonner*, c'était « ébranler quelqu'un physiquement, lui faire subir une violente commotion » (éventuellement par des coups, des violences). Et ce n'est pas si surprenant, quand on sait qu'*étonner* vient du latin *extonare*, qui veut dire « frapper de la foudre » – dans *extonare* on retrouve notre *tonnerre* français.

Le sens d'*étonner* s'est considérablement affaibli, pour arriver à celui que nous connaissons aujourd'hui. Dans le même genre, *formidable*, à l'origine, signifiait « effrayant, redoutable », une personne *imbécile* était non pas idiote mais « faible, sans vigueur » (un peu *énermée* au sens ancien, quoi !), et *farfelu* se disait d'un aliment « dodu, consistant » – je dévorerais volontiers un croissant farfelu.

Naturellement le français continue d'évoluer, et peut-être encore plus vite qu'avant. L'autre jour, à une jeune personne qui lui disait qu'un film était « chan-mé », mon amie

CORRECTRICE INCORRIGIBLE

Suzanne, d'origine américaine, a demandé : « *Chan-mé*, c'est bien *méchant* en verlan ? Et... c'est *positif*?! » Eh oui, depuis quelques années, vous avez dû le remarquer si vous échangez de temps en temps avec des moins de 40 ans, *chan-mé*, ça veut dire *formidable* (au sens du XXI<sup>e</sup> siècle !). Et voilà, la langue évolue, CQFD encore une fois !

## Devant MBP, il faut toujours souvent un M

D'où vient la règle qui veut que les lettres M, B et P soient précédées en français d'un M au lieu d'un N ? Cette règle, que les enfants d'aujourd'hui appellent la « règle Mbappé » (un moyen finaud pour se souvenir quelles sont les consonnes concernées), s'applique quand il s'agit de former ces sons « on, in, en » que les Français sont à peu près les seuls *Homo sapiens* capables de prononcer – il y a de quoi être fiers. C'est cette règle qui exige que l'on écrive « boNté » mais « boMbé », « treNte » mais « treMpe », « eNtourer » mais « eMmurer ».

Alors, d'où vient-elle ? Comme souvent, son origine remonte au latin. Accrochez-vous un tout petit peu. Les lettres M, B et P sont des consonnes labiales, ce qui veut dire qu'on les prononce en serrant les lèvres l'une contre l'autre (essayez un peu de faire autrement, vous m'en direz des nouvelles). La consonne N, elle, est une nasale (dans *nasale*, on entend *nez* ; d'ailleurs, quand on da le dez bouché, on de peut plus prononcer les dasales).

Il se trouve qu'il est un peu difficile également – la vie du francophone est cruelle – de prononcer une nasale suivie d'une labiale. Démonstration. Prenons le verbe latin qui signifie *imbiber*. Il est composé à l'origine du préfixe *in* (« à l'intérieur ») et de *bibere* (« boire ») : *imbibere*. Dites *imbibere* rapidement vingt fois de suite, vous finirez sans doute par dire « iMbibere », parce que, avant un B, il est plus facile de prononcer un M qu'un N.

Comme l'usage, ce filou, va toujours vers ce qui est aisé, le latin a tranquillement transformé ces N originels en M... et voilà pourquoi, en français, on écrit aujourd'hui *imbiber*, IMB au lieu de INB ! En somme, c'est parce que le latin est allé vers la facilité que le français est compliqué.

D'autant que, forcément, il y a des exceptions à cette règle. Et il y en a une que j'affectionne particulièrement : c'est le mot... *bonbon* ! Notre « Bonbon sur la langue », en toute logique, devrait s'écrire « boMbon », mais il s'écrit « boNbon » ! Pourquoi ?

Tout simplement parce que ce mot a été fabriqué en collant deux fois l'adjectif « bon » – c'est tellement bon, les bonbons, que c'est bonbon ! On écrit donc *bonbon* et *bonbonnière* sans M. Quant à la *bonbonne*, ce qui est chouette, c'est qu'on peut l'écrire des deux façons, avec N ou M avant le B. Les autres grandes exceptions à la règle MBP sont les mots *maiNmise* et *néaNmoins*, mais les plus illogiques de tous sont *perlimpinpin* et *embonpoint*.

Pourquoi ces deux-là ? Parce qu'ils suivent la règle... à moitié ! *Perlimpinpin*, c'est un M avant le premier P, un N avant le deuxième P ! Et l'*embonpoint*, c'est un M avant



le B, un N avant le P – eh oui, n’importe quoi ! En fait, *embonpoint* « est issu de la soudure de l’expression “en bon point” [en trois mots] qui signifiait “en bon état”, explique le Petit Larousse. Il s’écrivait au XVI<sup>e</sup> siècle “embompoint”, conformément à la règle ». « Mais, pour rappeler l’origine du mot, le dictionnaire de l’Académie (1694) a rétabli le N de *bon...* sans pour autant rétablir celui de *en.* » Voilà comment des gens très intelligents prennent des décisions qui compliquent drôlement l’orthographe de la langue française !